

PROLOGUE

Chère Mamino, que tu sois morte ou vivante ne change pas grand-chose. Je voulais te dire... Chère magnifique femme emplie de douleurs, chère grand-mère qui adore la beauté et les fleurs, j'avais besoin de te parler encore un peu, même si nous n'avons pas eu le droit d'aller à la cérémonie de ta mort. J'ai cru pendant longtemps que tu me détestais. J'ai trouvé cela très injuste, comme un nœud coulant serré autour du cou. J'ai même remarqué que tu avais coupé une photo affichée dans un joli cadre chez toi. Sur le bout coupé, je me suis découverte un jour, très étonnée, avec un bouquet moi aussi, comme Louise de l'autre côté de la photographie. J'ai retrouvé l'originale dans un carton à la campagne. Ce choc, j'ai cherché à le comprendre. Tu ne peux pas gommer quelqu'un sans explication. Tu ne peux pas gommer non plus le passé. Ne jamais parler de ta vie là-bas. Ne jamais parler ta langue maternelle. Crois-tu que le silence est salvateur ? Le crois-tu encore ?

Un jour, les scrupules sortent de la chaussure, les vieilles douleurs tenaces s'accrochent à ta descendance et la font trébucher. Peut-être as-tu raison et même, je comprends que raconter soulève les sensations du passé qu'il est préférable d'oublier. Je sais que le corps se souvient. Mais tu aurais pu dire un peu plus, juste un peu plus. Je ne suis pas responsable des pleurs qui te faisaient horreur petite. Ils n'étaient que des pleurs de bébé. Les avoir tus et t'être tue sont deux

SUR UN CHEVEU

actes qui se rejoignent. Aujourd'hui, je te dédicace ce livre. Je me suis servie du témoignage de ta sœur Lien. Je l'ai modifié légèrement. Je sais que tu n'aimais pas ce texte, que tu trouvais qu'il faisait de vous deux des héroïnes, à tort. Mais grâce à lui, j'ai su. J'ai ressenti la nécessité de tisser ma toile d'araignée entre nos destinées, si loin si près.

À toi, Annie, Annette Reinders épouse Houplain, à Mamino.

Merci d'avoir été toi et de t'être tue même si ça fait mal...

PREMIÈRE PORTE LA NAISSANCE

J'attends cet instant depuis si longtemps que l'angoisse m'étreint la poitrine. La bouche sèche. Les mains se recroquevillent presque. La sueur acide affleure. Le nœud dans la gorge se serre. Mais je sais, je savais que l'instant d'écrire ces portes allait arriver. Je n'avais pas du tout décidé de le faire, quand une contrainte tomba là et m'invitait enfin à franchir le seuil. Je le dois. Je le sais. Je le savais. Cette serrure bloquée entre la tête et les doigts, ces clefs arrêtées dans la tête qui ont cessé de tourner, ces clefs suspendues, des clefs immobiles comme des « oh » dans la bouche de gens surpris, photographiés à l'instant de la surprise, avant de les activer, de les mettre en branle, avant de choisir d'enclencher le mouvement de rotation nécessaire qui ouvrira enfin les souvenirs terribles, qui dira là, maintenant : « C'est bon. » Vous sentez comme je ralentis, comme je freine, comme la main qui doit s'avancer, approcher le petit objet de métal froid et noirci par les histoires, comme la main qui ouvre se lance plutôt dans des ratiocinations stériles, des circonvolutions arabesques. Je tourne, tourne, tourne, mais pas la clef. Je recule, recule, recule, tout plutôt que cette porte, plutôt que cette autre porte et encore celle-là. L'émotion en pierre, le nœud écrabouillé sur le sternum, la porte intérieure est tellement rouillée, vissée, collée que je peine, peine, peine à écrire, à entrer.

J'y vais, je me mouille, je tente. La première de mon existence, ou plutôt du laps de temps entre ma naissance et l'instant d'écriture, la première porte à laquelle je pense, sans considérer que mon existence a commencé avec mes ancêtres où des portes, où la porte générale fut totalement close sur le camp, en Indonésie, à Java dans ce camp de prisonniers japonais où mon arrière grand-mère, ma grand-mère et sa sœur, femme et filles des Hollandais furent cloisonnées, affamées et humiliées. Les colons parqués dans un camp. Mais la porte de ma petite enfance, celle pourtant liée à cette autre indonésienne, cette grand-mère-là à qui je suis confiée dans cette tour à la Porte de la Chapelle. L'Indonésie est loin juste punaisée aux murs sur les marionnettes en papiers de bois, les marionnettes fines et mystérieuses au salon, elle peine, peine, peine à se dévoiler, cette porte de ma toute petite enfance. Elle vient, patientez, c'est l'émotion de pierre collée à la gorge qui m'empêche et me fait tarder à vous la présenter, elle arrive, laissez-moi pleurer un coup, voilà.

C'est avant mes deux ans, mon père est parti, ma mère est maîtresse et ma grand-mère Mamino me garde. Elle ne supporte pas les pleurs d'enfants, ces pleurs atroces qui lui rappellent qu'au camp, ces pleurs la rendaient hystériques parce qu'ils pouvaient la mort, la mort possible, la mort très là, la mort de l'enfant qui irrigue d'angoisse tout le sang de la mère. Mamino ne supportait pas les pleurs, mes pleurs de toute petite fille, les pleurs. La porte arrive, elle arrive pour taire, pour créer le silence, pour apaiser la grand-mère et la toute petite fille.

Il s'agit d'un cagibi.

Cette toute petite fille d'un mètre de conférence carrée, organisée, rangée, je veux dire cette toute petite pièce mais la fille et le cagibi se ressemblent tellement. La porte se ferme dans le noir, je suis dans le noir, le noir de la nuit artificielle, aucune ouverture, aucune lumière, la colère et

SUR UN CHEVEU

les larmes tombent avec l'obscurité, avec l'odeur poussiéreuse des vêtements de Mamino, avec la promesse de calme forcément retrouvé. Les larmes sèchent. Je me hisse sur une petite étagère à vingt centimètres du sol pour allumer. La porte du cagibi est fermée, un miroir en pied permet que je me regarde alors. Je commence ma vie de petite femme. Je fouille ce cagibi, trésor magique inégalé, les chaussures à talons, le sac en tissu indien rempli d'échantillons de parfums, les écharpes douces en soie, les robes dont je caresse le bas qui bouge avec douceur sous mes doigts, la porte de la fin des larmes, la porte qui empêche Mamino de hurler et d'avoir si peur des soldats japonais absents de la tour de la Porte de La Chapelle, trois murs immenses, les robes, les manteaux, les tissus rêches, râpeux, si doux parfois et la porte miroir.

Mamino s'en va faire les courses. J'entends la porte qui claque, souvent, si souvent. Je m'endors dans l'odeur sucrée et chaude des parfums sur les écharpes indiennes en l'attendant.